

# « Le christianisme originel a été perverti par les Églises »

écrit par Le Peuple Info | 19 septembre 2024

Il y a des livres dont on n'a d'autant plus de joie à dire du bien que nous ne souscrivons pas à leurs thèses centrales. Ainsi en va-t-il du *Plaidoyer pour un renouveau européen*, de Martin Bernard, paru ce printemps aux éditions lausannoises BSN Press. Petit essai élégant et agréable, il est également remarquablement sourcé et mérite assurément une ou deux soirées au coin du feu.

Constatant le déclin du continent européen, notre confrère y propose de nouvelles pistes pour échapper à l'omniprésence d'une pensée technique (d'origine essentiellement anglo-saxonne) incapable d'appréhender l'homme dans la totalité de ses facultés. Aux yeux de l'auteur, cependant, ces pistes se trouvent moins dans un retour à la tradition chrétienne que dans une quête ésotérique.

Pourquoi ce choix ? Il nous l'explique dans cet entretien.

**Martin Bernard, dans votre essai, vous décrivez une Europe minée spirituellement par l'omniprésence d'une vision mécanique et anglo-saxonne de la science. D'où vient ce constat ?**

Il résulte d'une observation impartiale de la réalité des sociétés occidentales modernes, dont les fondements se sont construits, depuis le début du 17<sup>e</sup> siècle au moins, sur le développement d'une vision du monde mécaniste puis matérialiste portée par les sciences de la nature et la technique. Cette vision du monde a engendré un esprit de conquête tourné vers l'extérieur (la nature, d'autres

continents, etc.), dont le néolibéralisme moderne et le transhumanisme ne sont que des avatars récents. Sur ce chemin, la compréhension plus subtile des réalités spirituelles, encore vivante au Moyen-Âge, s'est progressivement perdue. Les élites des pays anglo-saxons ont joué un rôle central dans ces développements en cherchant à concrétiser leurs intérêts particuliers grâce aux puissants moyens fournis par la science et le commerce.

**L'avènement de ce monde désenchanté a coïncidé avec la déchristianisation de notre civilisation. Pourquoi, dès lors, manifester une telle hostilité envers la religion organisée ?**

Je n'ai pas d'hostilité personnelle envers les religions instituées. Je partage le constat que le désenchantement du monde a coïncidé avec l'abandon du religieux en tant que réalité structurant les sociétés occidentales. Il est possible de le déplorer, et je suis le premier à regretter que les digues morales traditionnelles soient abandonnées, mais c'est un fait irrémédiable. Pour celles et ceux qui pensent que l'être humain ne peut survivre sans la conscience qu'il existe une réalité spirituelle structurant la réalité matérielle, deux choix sont possibles : un retour à l'ordre religieux d'antan basé sur le dogme et l'intermédiation (attitude réactionnaire) ou le développement d'une nouvelle approche scientifique permettant d'entrer en contact direct avec les hiérarchies spirituelles décrites dans la tradition chrétienne par Pseudo-Denys l'Aréopagite.

**Votre essai puise dans l'histoire intellectuelle de la Renaissance, qui serait le moment où l'humanité est arrivée à un nouveau « stade de maturité » (p. 120) lui permettant de se passer de l'Église. En fin de compte, seriez-vous**

## **positiviste ?**

Je ne suis pas positiviste au sens d'Auguste Comte, dont la vision évolutive était imprégnée du matérialisme du 19<sup>e</sup> siècle. En revanche, il me semble indéniable que la conscience humaine évolue, au même titre que la nature évolue, selon ses propres règles et rythmes. Les travaux de Teilhard de Chardin, par exemple, me paraissent très pertinents dans cette optique. A la Renaissance, l'humanité européenne est de toute évidence entrée dans une nouvelle ère de conscience, marquée par le développement d'un individu se définissant en tant que « moi » dans son altérité avec ses semblables et la nature environnante. Il est possible de critiquer les nombreux aspects négatifs de l'individualisme moderne, mais il serait vain d'en nier l'éclosion et les impacts sur les consciences. Je trouve pour ma part plus intéressant d'en circonscrire les aspects positifs, tout en essayant de les porter plus loin. Cette évolution débouche irrémédiablement sur l'état de fait suivant : l'être humain européen ne peut plus, depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle, se contenter d'une relation intermédiée au spirituel, passant par des dogmes et des commandements moraux imposés de l'extérieur. Les églises chrétiennes, qui étaient à leur place jusqu'à la fin du Moyen-Âge, sont pour cette raison devenues de plus en plus obsolètes. L'église catholique ne s'est maintenue qu'à l'aide d'une radicalisation de ses positions (la Contre-réforme). Il était donc dans l'ordre des choses que son emprise sur la société européenne disparaisse presque entièrement à partir de Vatican II.

**On a parfois le sentiment que vous forcez le trait à propos de l'opposition entre la foi et la science. Que Newton ait davantage écrit sur la théologie que sur la nature devrait inciter à plus de nuance, non ?**

Je trace des lignes de forces sur une tendance générale qui sous-tend le développement de la civilisation européenne depuis la Renaissance, et qu'il est urgent de dépasser. Il est clair que la pensée scientifique moderne (définissant l'accès à la connaissance) a pris racine en opposition à la vie religieuse, qui a été progressivement cantonnée au seul domaine de la croyance et de la foi. C'est au 19<sup>e</sup> siècle que cette opposition est devenue pleinement réalité. Bien sûr, cela n'a jamais empêché de nombreux scientifiques d'être profondément croyants, ni des religieux d'entreprendre des recherches scientifiques. Mais peu remettaient en question le statu quo, même s'ils y aspiraient parfois.

Vous voulez échapper au paradis froid, mécanique et petit bourgeois de l'homme occidental (p. 47). Pourquoi miser sur l'ésotérisme et l'anthroposophie pour cela ?

Parce que l'anthroposophie, dont les prémisses historiques sont liées aux nombreux courants de l'ésotérisme *chrétien*, propose une méthode d'investigation scientifique de la réalité spirituelle s'inspirant de l'épistémologie goethéenne, sans renier les meilleurs acquis de la science moderne. Ses nombreuses initiatives pratiques (pédagogie, agriculture, arts, etc.) ont fait leur preuve depuis plus d'un siècle. Elles témoignent de la fertilité de la philosophie qui les sous-tend. La science spirituelle d'orientation anthroposophie permet aussi d'approfondir les révélations du christianisme, leur insufflant un renouveau de compréhension que sont incapables de proposer les églises traditionnelles aujourd'hui. Je mise également sur l'anthroposophie, car son épistémologie se démarque des nombreux courants spiritualistes inspirés de près ou de loin par la tradition orientale (hindouisme et bouddhisme), à la mode aujourd'hui en Occident, ainsi que des nouvelles

spiritualités issues de pratiques ancestrales dont l'adaptation aux sociétés européennes ne va pas sans poser de nombreux risques.

**Vous revalorisez l'intuition et la spontanéité, au point de reprocher à l'État de fixer un cadre éducatif à l'école. Est-ce vraiment ainsi que l'on fera face à la concurrence des scientifiques indiens ou chinois ?**

Lorsqu'il est question d'école et d'éducation, il n'y a pas lieu de s'interroger sur la pertinence de faire ou non concurrence aux scientifiques chinois ou indiens. Le but premier de l'école devrait être de permettre aux enfants de développer le plus harmonieusement possible leur personnalité, pas de les faire entrer dans un carcan idéologique aliénant, qui étouffe aspiration et créativité. Or, c'est exactement ce que fait aujourd'hui l'école d'État, à des nuances régionales près (certains pays scandinaves expérimentent un compromis plus acceptable à ce niveau).

**Les grandes heures de la sensibilité que vous exprimez ne sont-elles pas déjà derrière nous, en particulier avec le romantisme du 19<sup>ème</sup> siècle ?**

Le romantisme des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle est derrière nous. Mais cela ne signifie pas que la sensibilité humaine soit émoussée définitivement. Elle ne demande qu'à réapparaître. Les nombreuses initiatives et impulsions que je cite dans mon livre, visant à réenchanter la science, en sont la preuve.

**Vous terminez votre essai en appelant l'Occident à se reconnecter avec ses racines. Nous applaudissons, mais les racines en question ne sont-elles pas avant tout chrétiennes ?**

Absolument. Les racines de l'Occident sont chrétiennes. Mais le christianisme originel a été perverti par les Églises surtout à partir de la Renaissance où il s'est sclérosé (même chez les Protestants, dont l'impulsion initiale portait pourtant des germes humanistes intéressants). Dit autrement, le christianisme ne se résume pas au credo des Églises instituées. Cette confusion, entretenue par beaucoup, est malheureuse, car la décadence des Églises entraîne avec elle le rejet du christianisme. Malheureusement, les hiérarchies ecclésiastiques entretiennent cette confusion et s'arc-boutent sur leurs dogmes pour des raisons de pouvoir. Dostoïevski a parfaitement illustré cela dans sa fable du Grand inquisiteur (Les frères Karamazov).

**Cliquez sur le lien suivant pour commander le livre sur le site de l'éditeur :**

<http://www.bsnpress.com/plaidoyer-pour-un-renouveau-europeen/>

---

## **Mort d'un personnage**

écrit par Claude Laporte | 19 septembre 2024

“All political lives end in failure” (Enoch Powell). Certains prennent un raccourci et échouent avant d'avoir commencé.

Depuis les poubelles de l'Histoire où j'ai établi mon séjour, je vais vous entretenir d'un homme qui vient de nous quitter : Alain Delon.

---

# Un conte de septembre, ou la mère des victoires

écrit par Claude Laporte | 19 septembre 2024

*Je vais vous conter l'histoire authentique d'un pays qui était attaqué par un voisin deux fois plus fort. Un ennemi qui voulait le rayer de la carte et qui était beaucoup plus fort que lui sur tous les plans – économie, démographie, industrie, technique, préparation militaire. Le pays envahi se battait avec bravoure et tout son peuple était décidé à se battre jusqu'à la mort. Mais il venait de subir, le 22 août, le jour le plus sanglant de son histoire millénaire. Depuis dix jours son armée reculait sans interruption – en bon ordre toutefois. Le gouvernement avait déjà évacué la capitale. Le généralissime et le gouverneur militaire étaient décidés à mourir dans l'honneur plutôt que de la déclarer ville ouverte. Un miracle n'aurait pas suffi pour sauver le pays.*

Mais voici que l'état-major des envahisseurs donne à sa 1<sup>re</sup> armée l'ordre de ne plus marcher plein ouest, vers la capitale du pays envahi, mais de se détourner vers le sud.

S'il n'avait pas donné à cette armée l'ordre d'infléchir sa marche...

Mais voici qu'un peloton de cavalerie a pris sur un officier ennemi l'ordre de conversion vers le sud de ladite 1<sup>re</sup> armée.

Si l'officier n'avait pas croisé la route des cavaliers...

Et voici surtout que les cavaliers, qui se trouvaient en enfants perdus dans les lignes ennemies, arrivent à faire parvenir le document au gouverneur militaire.

Si le document n'avait pas réussi à passer...

Le gouverneur militaire, avant même d'en avoir référé au généralissime, renonce à la défense statique de la capitale : la garnison attaquera l'envahisseur de flanc ; les circonstances font que la meilleure défense, c'est l'attaque.

Si le gouverneur militaire n'avait pas fait preuve d'initiative...

Le généralissime analyse les informations transmises par le gouverneur militaire. Il sait que, si la bataille est gagnée, on disputera du nom du vainqueur, mais que si elle est perdue, il sera le seul à l'avoir perdue. C'est un ancien officier du génie. Il connaît sa trigonométrie. Il sait qu'à partir du moment où la 1<sup>re</sup> armée ennemie fera un certain angle par rapport à la capitale, elle exposera son flanc à la contre-attaque, sans pouvoir jamais redresser sa marche.

Si le généralissime n'avait pas été un officier du génie...

Il calcule que ce point au-delà duquel plus aucune inflexion vers l'ouest n'est possible sera atteint dans deux jours. La contre-attaque aura lieu le troisième jour. Encore deux jours de patience, de recul et d'humiliation.

Si le généralissime n'avait pas été patient...

Il écrit au ministre de la Guerre, qui est parti avec le gouvernement et qui lui laisse de toute façon carte blanche, que la bataille qui va s'engager sera peut-être décisive, mais qu'elle comprend aussi une probabilité très élevée de défaite finale si l'action que le généralissime a conçue échoue : alors il n'y aura plus d'armée, la demande d'armistice sera



inévitable, le pays aura perdu la guerre en cinq semaines et le généralissime lui-même sera à jamais frappé d'opprobre.

Si le généralissime n'avait pas pris la décision d'abattre toutes ses cartes sur un seul coup...

Et le soir, dans sa solitude et son angoisse, le généralissime rédige l'ordre de contre-attaque qui sera porté à toutes les unités :

*« Ordre du jour du général commandant en chef.*

*Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer, devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles aucune défaillance ne peut être tolérée. »*

IV<sup>e</sup> A R M E E

ETAT-MAJOR

MESSAGE DU COMMANDEANT EN CHEF

-§-§-§-§-§-

6 Septembre, 9 heures.

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le Salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi.

Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Signé: JOFFRE.

Message à communiquer immédiatement à tous, jusque sur le front.

Si le généralissime n'avait pas su trouver les mots qu'il fallait...

## Debout les morts

Et, prodige, des hommes harassés, fourbus, qui ont marché vers l'ouest depuis deux semaines, portant sur leurs épaules le fardeau de la défaite probable, sont capables de repartir vers l'est. On peut parler du patriotisme, de la discipline, de la peur de la sanction, de la haine de l'envahisseur. Mais il y a quelque chose de plus fort que ça. L'affection pour les camarades, la confiance dans les officiers, l'esprit de corps, ne pas abandonner les copains, le sacrifice, partir à l'assaut avec les copains, ne pas être le seul à s'en tirer quand la terre boit le sang des copains.

Si l'armée n'avait pas gardé sa cohésion...

Le général prenant le commandement de la 6<sup>e</sup> division de la 5<sup>e</sup> armée sera lui-même étonné d'être acclamé par la troupe quand il viendra, à cheval, faire un tour rapide de ses unités pour leur annoncer qu'elles allaient être jetées dans la bataille. L'envahisseur reconnaîtra lui-même que ce qu'avaient fait là les cadres et la troupe leur semblait inimaginable : *« que des hommes ayant reculé pendant dix jours, que des hommes couchés par terre à demi morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avions jamais appris à compter ».*

Si le soldat n'avait pas préféré mourir pour sa terre et sa langue que de vivre à genoux...

Tout ce qui porte un fusil et qui n'est pas engagé dans des combats défensifs sera jeté sur la 1<sup>re</sup> armée ennemie, celle qui expose son flanc. Tout ce qui a des roues sera réquisitionné. La section du Chiffre regroupait les éléments les plus doués de l'armée, mathématiciens, statisticiens et linguistes, mais cela ne devait pas se savoir. Après trois jours de contre-offensive, la section du Chiffre intercepte un message de la 1<sup>re</sup> armée ennemie à son état-major. Ils ne détruiront pas les unités qu'ils visaient et ils ne prendront pas non plus la capitale. Ils se replient vers l'est. Le message est transmis au grand quartier général. La bataille se poursuivra encore quatre jours, mais elle est déjà gagnée. La guerre se poursuivra encore quatre ans, trois mois et deux jours, mais le pays envahi est déjà sauvé et ses soldats le libéreront village par village et maison par maison.

Le généralissime a subi une tension que peu d'hommes ont connue. Pour la première fois depuis des semaines, il va

dormir sans avoir l'impression qu'on chevauche sa poitrine. Il sait que la guerre n'est pas finie et qu'elle va durer longtemps. Il sait encore qu'on le rendra responsable de la mort de ceux qui sont tombés dans cette bataille et la précédente et qu'on oubliera que ce n'est pas lui qui a déclaré la guerre. Cela lui importe peu. Un pays mal préparé à la guerre et en état d'infériorité patente par rapport à l'adversaire a livré une bataille au bord du gouffre et l'a gagnée. Cette fois-ci, il n'y aura pas d'encerclement de l'armée et pas de siège de la capitale. Ce régime ne tombera pas comme le précédent. La mission est accomplie et c'est cela, cela seul, qui compte. Même s'il a commis des erreurs, le généralissime s'est montré à la hauteur de circonstances peu communes. Le commandement en chef, l'encadrement et la troupe ont fini par surclasser une armée ennemie qui était la meilleure du monde.

Lecteur, tu l'as bien sûr deviné. Cette bataille, c'est la bataille de la Marne, du 6 au 13 septembre 1914. La mère de toutes les batailles, la mère de toutes les victoires, celle qui a scellé le destin de l'Europe, car, plus jamais à aucun moment des deux guerres mondiales, l'Allemagne n'a retrouvé la situation de supériorité totale qu'elle avait au début de septembre 1914.

*« La bataille de la Marne s'inscrit dans cette perspective stratégique : elle sauve un pays, elle sauve une entente, elle sauve aussi une certaine notion du droit dans les rapports entre les nations. Ce sont ses soldats et ses chefs militaires qui, derrière Joffre, apportent ainsi son salut à la France. En même temps ces hommes forgent le destin d'une Europe nouvelle, tout à fait imprévisible quelques mois plus tôt. »*  
(Garreau p. 191).



Detachement d'un regiment de Zouaves, Forêt Domaniale de Laigue, Compiègne Vic sur Aisne, 9-10 septembre 1914 (Nicolas Vasse, Wikimedia Commons)

La III<sup>e</sup> République ne s'y est pas trompée. Quand elle a distribué les bâtons de maréchal, il y en a deux pour la bataille des cent jours, la contre-offensive finale et victorieuse sur le front français : Foch et Fayolle. Il y en a un pour la victoire de Verdun, qui reste à ce jour la plus grande bataille de toute l'histoire, les 302 jours de combat devant Verdun : Pétain. Il y en a eu un pour l'offensive finale sur le front d'Orient, pour la marche de Salonique à Belgrade qui aurait dû continuer sur Budapest, Vienne et Munich : Franchet d'Espèrey. Il y en a eu pour la loyauté de l'empire colonial : Lyautey. Il y en a deux qui auraient dû recevoir le bâton de maréchal, Castelnau pour la défense de Nancy (mais il s'est lancé en politique) et Weygand pour l'offensive des cent jours (mais il a refusé le maréchalat à deux reprises). Mais on a bien créé trois maréchaux pour la seule bataille de la Marne : Joffre, Gallieni et Maunoury.

Qui plus est, cette bataille décisive a illustré la pérennité

des trois règles de base de l'art militaire : l'économie des forces et la concentration des efforts ; la liberté d'action ; l'importance donnée aux forces morales (« moral de l'avant », « moral de l'arrière »). En résumé : Joffre a réalisé l'économie des forces de Belfort à Verdun et la concentration des efforts devant Paris ; il a bénéficié d'une confiance totale de la part du gouvernement ; il a réussi à conserver son calme même au moment des défaites initiales et à faire partager à ses subordonnés et au gouvernement sa certitude de la victoire. Ajoutons la qualité du renseignement.

Toutes les probabilités étaient contre le vainqueur. Mais, à dix reprises consécutives, et contre toute attente, les dés du destin ont joué en leur faveur. Pas un miracle – cela n'aurait pas été suffisant, étant donné la supériorité de l'armée allemande. Dix miracles. *Gesta Dei per Francos* ?

Au grand jeu de la vie et de la mort, le sort a désigné un autre vainqueur que celui qu'on attendait.

À moins que le sort, on ne le forge soi-même.

**Patrick Garreau, 1914. Une Europe se joue sur la Marne, Economica, Paris 2004, 208 pages.**

*Le beau poème d'un certain Charles Péguy, mort au front un cinq septembre 1914.*

---

# L'âme entre les lignes

écrit par Paul Sernine | 19 septembre 2024

Dans le silence assourdissant de la pause estivale, l'homo festivus aurait dû être tiré de son agitation de zombie par la lettre du pape François sur le rôle de la littérature. Que nenni : les médias, si prompts à relayer les paroles et les gestes de l'évêque de Rome, sont passés à côté d'une perle ou se sont contentés d'un résumé fade du document.

---

## Le nestorianisme, ou comment l'Asie ne fut pas chrétienne

écrit par Claude Laporte | 19 septembre 2024

À l'est des chrétientés arabes désormais résiduelles, il n'y a que deux pays en majorité chrétiens en Asie : les Philippines et Timor oriental, héritage des colonisations ibériques du XVI<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, au Moyen Âge, le catholicos-patriarche nestorien gouvernait depuis Bagdad des diocèses qui s'étendaient de Chypre à Pékin. Que s'est-il passé ?

---

## Des marcheurs du Jeûne fédéral vont prendre possession de la cathédrale de Lausanne

écrit par Raphaël Pomey | 19 septembre 2024

Le 15 septembre prochain, à l'occasion de la fête religieuse

helvétique, plusieurs marches vont converger vers le célèbre édifice, où se tiendra une célébration. L'objectif : remettre à l'honneur une coutume jugée insolite, voire dépassée.

---

## **La violente crise Miss.Tic d'Avignon**

écrit par Raphaël Pomey | 19 septembre 2024

Le vénérable palais des papes, jadis poumon de la chrétienté, est la cible d'une spectaculaire entreprise de destruction de la mémoire des peuples européens. Reportage.

---

## **Voyage dans la cinquième dimension**

écrit par Claude Laporte | 19 septembre 2024

Au départ, je me suis intéressé à la théorie des cordes à travers le travail de Iosif Bena, prêtre orthodoxe et chercheur au CNRS à Paris. Il y avait un fil d'Ariane qui menait des cordes et des branes à la première hypothèse de l'existence d'une cinquième dimension, développée en 1919 par le mathématicien allemand Theodor Kaluza (1885-1954). Il me semble que le personnage est trop peu connu, même si le lecteur est en droit de douter qu'un philistin comme moi puisse aborder une des pensées les plus audacieuses du XXe siècle. Je vais pourtant essayer.



---

# Les « marins des montagnes » naviguent sur leurs toits de tavillons

écrit par Laurent Grabet | 19 septembre 2024

La saison des tavillons bat son plein. Nous sommes allés à la rencontre de professionnels

passionnés par ce savoir ancestral sur un emblématique chantier au cœur du Pays-d'Enhaut.

Reportage.

---

## Comprendre la décadence

écrit par Paul Sernine | 19 septembre 2024

La pensée de Dalrymple est fondamentalement conservatrice.

Elle met l'accent sur l'importance des valeurs traditionnelles et la méfiance envers les grands projets « sociétaux ».